LA PEINTURE FEUILLUE

Gilbert Lascault

Ou bien la peinture peut être touffue, drue, dense, exubérante. Elle est feuillue comme la forêt. Elle se dresse comme les troncs. Elle s'érige comme les branches, les tiges. Elle se développe. Elle s'allonge. Elle a le bâton. Elle ressuscite sans cesse. Comme la forêt, la peinture est une vivacité. Vigoureuse, la peinture est la fécondité, l'abondance, la générosité. Elle multiplie les buissons agités, les halliers impénétrables, les clairières de jouissances, les échappées, les trouées, les failles, les chemins séduisants, les demeures feuillues des oiseaux, les jeux du soleil, les ombres à travers les feuillages. L'humidité obscure et intime de la forêt, sa mouillure, ses fluides créent la peinture moite. Une branche morte redevient vivante. La terre d'ombre brûlée, les blancs, le jaune de Naples, le vert de Venise suggèrent une vie voilée et enivrante, une violence sourde, une frénésie mate.

La peinture est une sylve sensuelle, un taillis libertin, un bocage voluptueux, une touffe échevelée, un buisson ultime. Les vents et les désirs agitent la végétation, l'enfièvrent. Les écailles insensées des conifères et les palmes se rebroussent. Certains arbres sont des femmes langoureuses. Un vert auparavant inconnu intervient et modifie l'orchestre des autres verts. Une polyphonie émeraude est transposée en des modes mineur et majeur ; elle se déplace dans des espaces modifiés et des temps transmués. Vous écoutez les cantates de vert tilleul, les motets de vert céladon, les hosannas de

livre peinture - musique.indd 76 29/03/2020 10:26:18

vert amande, le plain-chant de vert jade. L'humidité végétale et humaine, la moiteur fraîche, l'ombre douce protègent ceux qui se glissent dans des chemins qui ne mènent nulle part. Le rêveur, le mélancolique, les amants se perdent dans la forêt et ils se retrouvent, s'y protègent. L'équilibre des troncs les rassure. La pénombre apaise.

En certaines clairières, les odeurs des fleurs à peine perçues, des champignons sous les feuilles tombées, des fraises égarées, le fumet des animaux sauvages, les fragrances inespérées, les arômes ondulants troublent, émeuvent. Dans le bois, une femme se cache, le cœur déchiré. La mousse est un tapis de larmes où s'allonge la nudité douloureuse. Parfois, les arbres tristes sont coupés, foudroyés.

Marie Morel s'assoit sur un banc dissimulé. Elle se repose dans une clairière. Elle rêve. Dans le vent, des milliers de bruits murmurent. Ou bien dans le bois elle cache un chagrin. Ou encore elle parcourt le chemin des bonheurs nouveaux, le sentier des enchantements.

Chez Marie, la description d'une forêt serait la « construction d'un tableau ». Et, en même temps, Marie s'interroge : « Une branche morte, peut-elle devenir vivante ? ».

La forêt exubérante de Marie serait probablement voisine des forêts impénétrables de Max Ernst[1] : « Existe-t-il encore des forêts là-bas ? Elles sont, paraît-il, sauvages et impénétrables, noires et rousses, extravagantes, séculaires, fourmilières, diamétrales, négligentes, féroces, ferventes et aimables, sans hier ni lendemain. (…) Nues, elles ne se parent que de leur majesté et de leur mystère. »

[1] Max Ernst, *Les mystères de la forêt, in Minotaure*, n°5, 1934, texte repris dans *Ecritures* de Max Ernst, Gallimard, 1970, p. 223. Cf. aussi Gilbert Lascault, *Sur la planète Max Ernst*, Maeght éditeur, 1991.

livre peinture - musique.indd 77 29/03/2020 10:26:18